

Tite 2,11-14. - message pour la convention chrétienne des Cévennes, samedi 8 octobre 2022

Ce passage parle de ce que Dieu nous a manifesté, révélé : sa Grâce. Un mot qui signifie que notre salut, notre délivrance, c'est son oeuvre exclusive, nous n'y sommes pour rien, faut-il le rappeler ? Mais Paul va plus loin : il écrit que la grâce de Dieu œuvre dans notre vie. Non seulement elle nous sauve, mais elle nous enseigne, elle est un pédagogue -patient, parce que la logique de la grâce, qui est celle du Seigneur lui-même, nous est tellement étrangère.... Elle nous conduit dans une façon de vivre tellement nouvelle, tellement différente.

Prenons une image pour comprendre cette œuvre de la grâce dans notre vie : je ne sais pas nager, je tombe d'un bateau dans une eau profonde, je n'ai pas pied et je vais me noyer. Un sauveteur au bord de l'eau entend mon appel au secours, nage jusque vers moi et me tire de l'eau. Cela, c'est le Salut. Mais tous les sauveteurs vous diront qu'il est souvent difficile de secourir quelqu'un en train de se noyer, parce que sous l'effet de la panique il vous agrippe et bloque vos propres mouvements, au risque de vous faire couler avec lui ! Il faut donc pratiquer ce qu'on appelle une « prise de dégagement » pour le rendre docile et le mettre en position de remorquage jusqu'à la terre ferme. Plus tard, il faudra lui apprendre à nager ou à se méfier des endroits dangereux et interdits à la baignade pour qu'il puisse désormais se baigner sans risque.

Le Seigneur est maître-sauveteur, mais aussi maître-nageur... C'est cette œuvre de la grâce que Paul développe ici. Le Salut, l'oeuvre de Dieu en Christ, ce n'est pas seulement la promesse que nous sommes ses enfants et que plus rien ne peut nous séparer de son amour. Par la grâce, je suis invité, poussé, appelé à vivre comme son enfant. Je n'ai plus peur de perdre pied ! Désormais, je vis autrement.

Au ch.2 v.12, Paul écrit que la grâce nous apprend à **renoncer**. Mieux, à **renier**. C'est le même verbe que Jésus emploie quand il appelle Pierre et les autres disciples à tout laisser pour le suivre. Il faut se renier soi-même, faute de quoi l'on renie Jésus. Et Pierre en sait quelque chose. Une des définitions du dictionnaire pour le verbe *renier*, c'est renoncer à reconnaître quelqu'un ou quelque chose comme étant à soi : renier son enfant, c'est ne pas le reconnaître comme *son* enfant. Se renier soi-même, c'est donc renoncer à s'appartenir soi-même et accepter d'appartenir à Jésus. Pour reprendre l'image du sauvetage de la noyade, c'est me laisser empoigner et diriger pour ne plus me laisser engouffrer, submerger par tout ce qui me séparait de Dieu, tout ce que Paul énumère : impiété, désirs et convoitises que le monde suscite en moi.

- Je n'ai plus peur de la vérité, alors je peux dire non au mensonge, à tous mes faux-semblants et à toute hypocrisie.

- Je suis comblé par l'amour de Dieu pour moi, par la joie qu'il me donne, alors je ne me ronge plus de convoitise, je ne me perds plus à envier ce qui est aux autres et à vouloir toujours plus, je peux laisser mes haines et mes rancunes et devenir le prochain de ceux et celles que le Seigneur place sur mon chemin, et... les aimer.

- Je ne cours plus désespérément après le bonheur, car j'ai enfin compris que le bonheur se reçoit, ne se gagne pas, et que courir après le bonheur est le meilleur moyen de rester toujours malheureux. En un mot : Je peux avoir le souci des autres et être délivré du souci de moi-même, parce que c'est Dieu, dans son amour, dans son amitié pour les humains (dans sa « philanthropie », pour reprendre le terme employé en Tite 3,4), qui se soucie de moi et me donne l'héritage inestimable de la vie éternelle.

- Je n'ai plus besoin de m'élever au-dessus des autres, de chercher à prouver que je suis le meilleur, parce que Dieu me donne, par la foi qui m'unit à Jésus-Christ la plus belle place, le plus beau titre qui soit, il me dit : tu es mon enfant, mon fils, ma fille.

Voilà la sobriété, la pondération dont parle Paul dans notre passage, et que nous enseigne la grâce de Dieu : quand j'ai vraiment goûté à ce nectar qu'est le vin nouveau de l'Évangile, je n'ai plus envie de m'abreuver de tous les « gros rouges qui tachent », de tous les plaisirs et valeurs frelatées que le monde peut m'offrir. Un penseur chrétien déclarait : « seul l'absolu rend sobre ».

La clef de cette sobriété, qui nous délivre de toutes nos ivresses, c'est que nous ne nous appartenons plus nous-mêmes. Nous appartenons au Christ.

JE NE M'APPARTIENS PAS. Voilà qui va radicalement à l'encontre de la mentalité du monde, pour qui c'est une prison, une aliénation ! Alors que c'est justement le secret de la liberté. Car ne plus s'appartenir, c'est être **délivré du souci de soi**.

Quand nous parlons de nos appartenances, précisément, nous évoquons notamment ces liens qui nous rattachent à une généalogie familiale, à une histoire, une mémoire, une culture, et bien sûr les valeurs qu'elles portent. En cette année, 450^e anniversaire du massacre de la Saint-Barthélémy, les protestants ont pu se rappeler qu'ils appartiennent à un courant du christianisme minoritaire en France, qui fut persécuté, et par là-même qu'ils sont fortement attachés à la liberté de culte, de conscience...

Mais voyez le double-sens, l'ambiguïté de l'expression « MES appartenances ». Car cette histoire, cette mémoire, cette culture, je leur appartiens, mais au fond de moi-même j'estime *qu'elles m'appartiennent* aussi. Qu'elles sont mon bien, ce sur quoi je fonde ma fierté, mon sentiment d'avoir de la valeur, et même d'exister. J'y tiens, à ma tribu ! Et plus elle est petite, plus elle me donne le sentiment d'avoir une identité, d'être quelqu'un.

Mais non seulement ces appartenances risquent de me séparer des autres, notamment d'autres chrétiens et d'autres traditions, mais elles peuvent finir par remplacer la foi seule en Jésus-Christ, ou d'en tenir lieu.

Peu après mon arrivée à Alès, voici trois ans, un homme est venu me demander, je cite, à être « baptisé protestant ». Il souhaitait que ce baptême ait lieu dans un temple des alentours d'Alès, parce que, me disait-il, c'était là que plusieurs de ses ancêtres avaient été baptisés, mariés, et enterrés. Je lui ai expliqué que le baptême avait lieu au cours d'un culte rassemblant l'Église, puisque le baptême est le signe de notre union au Christ, et qu'il n'y a donc qu'un seul baptême : il n'est ni protestant, ni catholique, (ni réformé, ni pentecôtiste, ni baptiste etc.) mais chrétien. Alors il a eu l'air gêné et m'a dit après un moment de silence : « est-ce que vous pourriez me baptiser, mais s'il vous plaît, sans parler de Jésus ? »

Que cherchait-il, cet homme, au fond ? Il cherchait une assurance, une sécurité à travers une tradition d'appartenance illustre, afin de construire lui-même une identité, dont il voulait dessiner lui-même les contours. Des assurances, nous en cherchons, face à tous les aléas de la vie : l'avenir n'a jamais été aussi incertain, que ce soit du fait du changement climatique (et les compagnies d'assurance ne pourront bientôt rembourser les dégâts, au rythme des incendies, des sécheresses, des orages de grêle et des inondations !), du fait aussi des conflits avec la menace grandissante d'une escalade dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine, sans oublier les incertitudes qu'elle a engendrées sur l'économie, l'inflation, et voilà que le risque d'une grave crise sociale pointe le bout du nez.

J'aime ce vieux cantique qui commence ainsi :

Le mal est là et Satan gronde, dites amis avez vous peur ?

Nous n'avons qu'une peur au monde, c'est d'offenser notre Seigneur.

Et si, comme nous y invite ce chant, nous troquions toutes nos peurs, toutes nos angoisses, contre une seule crainte, la crainte du Seigneur ? Crainte synonyme de sagesse, crainte qui n'est pas une peur paralysante mais au contraire l'assurance d'être délivré de toute peur, que ce soit du présent, du passé ou de l'avenir, la peur des autres, la peur de ne pas compter, de ne pas exister dans ce monde, la peur de toutes les puissances qui y sont à l'oeuvre et qui menacent de nous écraser. Parce que le Seigneur, désormais, a pris les commandes de ma vie, il y a un pilote sûr dans l'avion ! Et parce que je suis avec lui.

La 2^e strophe du cantique que je viens de citer dit ceci :

*Entendez-vous railler le monde, prétendez-vous à quel honneur ?
Nous n'avons qu'un honneur au monde, c'est l'honneur de notre Seigneur...*

Et si, comme nous y invite cette 2^e strophe, nous arrêtons de nous soucier de notre image, de notre identité, du regard des autres, pour ne glorifier que Dieu en cherchant sa volonté, même si cela peut déplaire autour de nous, même si pour cela il nous faut nous dépouiller de notre orgueil, de notre fameuse pudeur huguenote, et donc, il faut bien le dire, de notre tranquillité ?

Quelle est ton unique assurance dans la vie comme dans la mort ? demande un catéchisme des débuts de la Réforme. La réponse : c'est que dans la vie comme dans la mort, j'appartiens à Jésus-Christ. **Notre identité nous est donnée par la foi en Jésus-Christ : en lui Dieu me déclare : tu es mon enfant.**
Amen.